

Patrice Desbiens, Louise Warren

Rachel Leclerc

Numéro 155, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72398ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2014). Compte rendu de [Patrice Desbiens, Louise Warren]. *Lettres québécoises*, (155), 46–47.



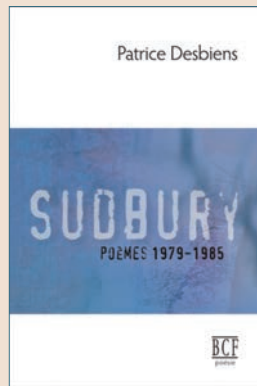
PATRICE DESBIENS

Sudbury. Poèmes 1979-1985

Sudbury, Prise de parole, 2013, 271 p., 16,95 \$.

Patrice Desbiens, « citoyen de cette folie »

À l'automne de 1985, *Dans l'après-midi cardiaque*, de Patrice Desbiens, nous arrivait d'Ontario comme un coup de poing au ventre. Déjà le titre nous ôtait un peu d'oxygène ; les poèmes, quant à eux, semblaient contenir des slogans dont on aurait voulu paver le Summit Circle de Westmount. L'éditeur Prise de parole réédite en un seul livre trois titres de ce poète qui, dès 1979, se disait atteint du « cancer de la parole ».



C'est l'histoire d'un poète happé par le « mécanisme de la panique » (p. 32) aussitôt qu'il sort de chez lui pour assister à la gigue à laquelle se prêtent, de gré ou de force, ses semblables, à la tragicomédie des petits, des travailleurs frustrés, des chômeurs et des laissés-pour-compte du système. C'est l'histoire du gars qui trouve important d'écouter cette mélodie que négligent les gens très occupés à régler les « vraies affaires ». À Sudbury comme ailleurs, il sait qu'un patron sadique est en train de susurrer à l'oreille de ses subalternes : « t'as pas de pays, t'as pas de pays » et que, tôt ou tard, ces employés se vengeront sur tous ceux qu'ils croiseront sur leur chemin : leur femme, leur mari, leurs enfants, leurs amis. Ce pourrait être aussi une histoire personnelle, celle du poète qui a reçu un « barbot » dans la bouche quand il était petit et qui ne s'en est jamais remis.

Parole et identité

Patrice Desbiens ne cisèle pas ses poèmes comme des pierres précieuses destinées à orner le fond de sa tombe. Il sait que de toute manière « un mensonge [lui] ronge la face » (p. 73) et que ça ne sert à rien de faire semblant. Devant la poursuite du bonheur et l'hyper croissance qui obsèdent les gens « normaux », il se sait inadapté au possible, et il a fait son nid dans le sentiment exacerbé de sa responsabilité, voire de sa culpabilité.

Un grand thème est au cœur de tous les livres de Patrice Desbiens, celui de l'identité. Entre Timmins, où il est né et où il revoit sa mère « fière comme un conifère / et catholique comme / un chemin de campagne » (p. 197), et Sudbury, où « le centre-ville a l'air d'un désastre nucléaire » (p. 164), il y a toute la tristesse des gens floués par la vie et qui marchent « comme un cendrier trop plein » (p. 55). On trouvera un excellent poème sur ce que j'appellerai ici, pour aller au plus court, le *vol patrimonial*, un poème qui déroule devant nous la formule de la dépossession et de la déculturation engendrant la frustration, puis la violence, puis la déchéance, puis l'autodestruction.

Son ami, le regretté poète Robert Dickson, écrit, dans un texte de 2000 qui sert de préface au livre, que les poèmes de Desbiens se présentent



PATRICE DESBIENS

souvent sous une forme narrative. Dans ce souci de la narration en vers libres, il faut voir une bonté, celle de raconter la triste histoire qui se cache en chacun de nous, gens de la classe moyenne, et aussi l'histoire des *loosers* pour qui l'amour et le désir sont peut-être la seule rédemption. Plutôt que de lire ses imitateurs, lisez donc Patrice Desbiens, ce grand poète contemporain de la catastrophe identitaire.

☆☆☆☆ ½

LOUISE WARREN

Voir venir la patience

Montréal, du passage, coll. « Poésie », 2014, 136 p., 24,95 \$.

La reconnaissance de Louise Warren

Multiple et bigarrée, la poésie se veut tantôt lyrique et tantôt politique, ou encore grivoise, soumise, revendicatrice, fleurie, revancharde, hermétique, prétentieuse, sacrée, profane ; mais, puisqu'elle impose au monde notre existence et le sens dont nous voulons investir cette réalité, elle est toujours, d'une certaine manière, à la fois éclairante et narcissique.

Dans l'espace très habité de la métropole, il y a des vides laissés par ceux qui sont allés vivre ailleurs, peu inspirés qu'ils étaient par la surenchère et les vains remuements de la grande ville. *Voir venir la patience* témoigne, entre autres, de ce qu'apporte à Louise Warren le recueillement dans la solitude, dans la faveur des éléments : une certaine amplitude du sens. Comme si la campagne, à force d'ouvrir les possibles, était devenue pour la poète plus un cloître qu'une contrainte, mais aussi une certitude qui la pose, la repose, et peut-être plus simplement un endroit d'où venir, un endroit où aller quand vient l'heure de rentrer chez soi. Ce livre nous dit la souplesse de la femme et tout son attachement à ce lieu qu'elle a choisi d'imprégner. Le poème devient alors connaissance, reconnaissance et fusion, approfondissement du regard sur le monde immédiat. L'écriture poétique n'est pas seulement une forme d'intelligence, elle exprime aussi un lien, elle constitue un *échange* avec ce monde inoccupé et accueillant.



LOUISE WARREN

Le minimal, l'invisible

On pourrait ne pas apprécier cette écriture elliptique, qui ne livre ni l'histoire ni la scène, et à peine les images. Elle ne donne que ce qui unit son auteure à l'invisible — et n'est-ce pas précisément sa plus grande tâche? Elle ne cherche pas à faire la belle, elle veut juste percevoir les présences disponibles. Par sa perfection et sa retenue, Louise Warren touchera celui ou celle qui veut bien retrouver pour un instant la part mystérieuse, indéchiffrable de son existence.



D'autres lecteurs, quant à eux, fermeront les yeux et toutes les ouvertures par lesquelles cette poésie pourrait les atteindre : ils ne veulent pas savoir ce vers quoi elle tend à les élever — une conscience pure et gratuite, très facultative, qui nous éloigne un instant des contingences auxquelles se heurte le monde. Il faut accepter la faim de l'autre même si elle nous dépouille et nous désarçonne provisoirement. Vivre ensemble, ce n'est que cela.

« J'appelle / une présence sans visage / j'appelle doucement / sans supplier / immobile / les yeux ouverts » (p. 7). Une fois cette quête annoncée, Warren se livre à la tâche de repousser « la mort dans l'herbe épaisse » (p. 120). La maturité de sa pensée poétique lui permet d'éviter les écueils d'une écriture désincarnée tout comme ceux d'une recherche stylistique trop forcée. « Longues secousses orageuses / sèves du soir qui remontent / sommeil qui rejoint les allées » (p. 117). Tout coule, tout passe et retient son attention, aussi bien les fantômes que la forêt, aussi bien les corps tangibles que le frôlement des « horlas » qui l'accompagnent. *Voir venir la patience* est une très belle réussite. J'y ai vu se glisser au détour d'une page la mystique d'un Fernand Ouellette ou le lyrisme discret de Martine Audet, mais aussi le rapport si vif au concret qu'on pourra trouver chez Eugène Guillevic. Même Patrice Desbiens, dont il a été question plus haut, saurait accueillir, je n'en doute pas, un esprit aussi attentif et délicat que celui de Louise Warren.

NUMÉRO 141

les écrits

Alain Fleischer
 Jacques Henric
 Antoine Volodine
 Christian Thorel
 François D. Prud'homme
 Martine Audet
 Paul Chanel Malenfant
 Diane Régimbald
 Jean-Claude Brochu
 Louis-Philippe Hébert

Jean-François Bernier
 Jonathan Charrette
 Patrick Reumaux
 Denis Grozdanovich
 Hélène Matte
 Pierre Lavallée
 Olivier Gamelin
 Sarah Stétié

HOMMAGE
 À LA TRADUCTION
 D. Bellos, L. Saint-Martin
 H. Edoyan, A. Dominguez Rey
 J.-M. Undriener, M. Dupon

Portfolio Alain Fleischer
 En vente dès le 15 août 2014
 Le numéro: 10 \$ • www.lesecrits.ca